

J'ai parlé l'année dernière de Luther et des différents piliers de la Réforme pour ce même dimanche de la réformation, cette année j'aimerais vous parler un peu de Guillaume Farel, dont une rue de la ville d'Aigle porte le nom... lui qui est venu de France apporter l'Évangile en Suisse romande en des temps plutôt sombres pour ne pas dire ténébreux.

Cet homme de son temps a bien évidemment fait partie de l'église catholique romaine et tout jeune il était un fervent défenseur du pape et de son clergé ne pouvant croire ce qu'il entendait à leur sujet, il n'y voyait que calomnie et il pouvait s'emporter contre ceux qui à ses yeux salissaient l'église du Christ. L'église était dans un bien triste état, il ne le savait pas encore.

Le désir d'étudier, le latin l'ont obligé à quitter les environs de Gap (en France), puisqu'il ne trouvait personne qui puisse lui enseigner le latin, les prêtres d'alors n'étaient pas instruits et s'ils disaient la messe en latin ils ne faisaient que répéter des formules qu'ils ne comprenaient pas eux-mêmes. G. Farel réussit à force d'insistances à obtenir de son père de monter à Paris, où il pourrait étudier à son aise. Ce fut en 1509 que Guillaume partit pour la capitale, soit à l'âge de 20 ans.

Guillaume put apprendre le latin sans difficulté, car nous lisons que dans les maisons des grands imprimeurs, les femmes, les enfants et même les domestiques parlaient toujours latin, afin de pouvoir converser avec les étrangers qui arrivaient à Paris.

Il eut la chance de faire la connaissance de maître Faber un des professeurs les plus savants de Paris, docteur en théologie, il avait aussi étudié les classiques païens et les écrits soit disant chrétiens. Il avait beaucoup voyagé. Ce fut pour Farel une joie de pouvoir suivre ses cours.

A ce moment-là, le pape Jules II, celui qu'on nommait « un prodige de vices », donna la permission d'appeler l'Ancien et le Nouveau Testament « la Sainte Bible ». Farel, en apprenant cela, conçut pour les Saintes Ecritures un respect qu'il n'avait jamais éprouvé jusqu'alors et il commença à les lire.

Voici ce qu'il nous dit lui-même à ce sujet: « J'eusse été perdu sans cela, car tout était tellement retiré de la doctrine de Dieu, que rien n'était demeuré sain, sauf la Bible. »

Il y avait, dans les recoins ignorés de Paris, quelques petits troupeaux du Seigneur, pauvres et méprisés; ils sont oubliés depuis longtemps, mais Farel nous dit qu'ils « faisaient mention de l'Évangile ». « Et Dieu sait comment, par les plus méprisés de ses enfants, Il m'apprit à connaître la valeur de la mort de Jésus. Lorsque j'ouïs ces choses, je priai Dieu pendant trois ans de m'enseigner la bonne voie Je comparais ce que j'entendais avec les Testaments grec et latin, les lisant souvent à genoux. Et je parlais de ces choses avec grands et petits, ne cherchant qu'à être éclairé et ne méprisant personne. » Guillaume était devenu bachelier ès-arts et donnait des cours de philosophie dans un des principaux collèges de Paris. Mais ces croyants obscurs et

inconnus lui avaient parlé de la valeur de la mort de Jésus, et ce seul rayon de la glorieuse grâce de Dieu éclipsa tout le reste.

Maître Faber me retira de la fausse opinion du mérite et m'enseigna que nous n'avons point de mérite, mais que tout vient de la grâce de Dieu, sans qu'aucun l'ait mérité. » C'était cette question qui tourmentait Farel depuis trois ans. Car si la mort de Christ seul sauve les pécheurs qui se confient en Lui, de quelle utilité sont donc leurs œuvres, leur repentance, leurs prières et leurs aumônes ? Maître Faber répondait à cela ... Nous sommes justifiés dès le moment où nous croyons en Jésus; mais comme un miroir terni ou défectueux reflète la lumière du soleil imparfaitement, de même si nous ne sommes pas saints dans notre marche et notre conversation, nous ne reflétons que faiblement la lumière qui a lui dans nos âmes de la part de Dieu. Nous devons être comme des miroirs bien polis et bien unis dans lesquels on voit Dieu. »

Ce fut probablement au commencement de l'année 1519 que Faber et Guillaume Farel furent amenés à la connaissance de l'Évangile. Ce changement produisit une vive agitation dans l'Université de Paris. « Lorsque Jacques Faber se mit à prêcher Jésus-Christ, dit un contemporain, il y eut grand émoi parmi les étudiants. Ils commencèrent à s'occuper presque autant des doctrines de l'Évangile que de leurs études et de leurs pièces de théâtre. »

Guillaume Farel ne se contentait pas de prêcher avec hardiesse; il approfondissait en même temps l'étude de la Parole de Dieu et lisait attentivement l'histoire de l'Eglise. Il désirait savoir comment les hommes avaient pu s'égarer, et comment, ayant connu l'Évangile, ils en étaient venus à appeler le mal bien, le bien mal, à être aussi ignorants et dépourvus de sens que des païens.

Les docteurs de Paris ne voyaient en Farel qu'un jeune homme vaniteux et irrévérencieux. Qu'il osât arriver du fond d'un village des Alpes, la Bible à la main, pour édifier les papes, les prêtres et tous les Pères de l'Église, leur semblait une insolence inouïe. Ils ne pouvaient souffrir ce que Guillaume appelait parler franchement. Ils savaient que pas un d'entre eux ne saurait répondre à la sommation qui leur était faite de justifier leurs doctrines et leur conduite par la Bible seule....

En avril 1521, l'Université décréta que les livres de Luther seraient brûlés publiquement dans les rues de Paris. Dès lors Farel comprit que la capitale avait rejeté l'Évangile. Faber le suppliait de venir à Meaux, où il pourrait prêcher en liberté et où les âmes soupiraient après le pain de vie. C'est ainsi que Guillaume secoua la poussière de ses pieds contre la ville qui refusait Christ et sa Parole.

Puis pour Farel se sera Bâle (sa thèse à l'université : **La parole de Dieu est suffisante**), Strasbourg, Montbéliard (alors ville allemande), de nouveau Strasbourg, Dieu utilise puissamment sa parole à travers ce prédicateur un grand nombre de personnes découvrent et acceptent les vérités de l'évangile. Mais partout aussi l'opposition grandit, notamment par tous ceux qui ont peur de perdre leurs prérogatives.

Farel échappe de peu à divers attentats, il reçoit bien des coups et portent de nombreuses cicatrices, mais il a appris en tout à se confier en Dieu, notamment en allant à pied de Strasbourg à Bâle s'étant égaré de nuit dans la brume et les marais, lui qui croyait savoir, ne savait plus du tout où il était.

Après quelques jours de repos à Bâle, Farel alla à Berne et c'est là que Haller lui conseilla de commencer par Aigle.

Pendant l'hiver 1526, il y arriva sous le nom de maître Ursinus, il ouvrit une école pour apprendre à lire et écrire aux enfants qu'on voudrait bien lui envoyer. Les villageois en furent fort contents, car en hiver il y avait peu de travail au champ et il n'y avait point d'autres écoles dans le voisinage. Bientôt les enfants dirent à leurs parents que tout en leur enseignant à lire et à écrire, le maître leur racontait de belles histoires sur le Seigneur Jésus, comment il avait aimé les pécheurs, avait été puni à leur place et comment après avoir été mort, Il était ressuscité et s'était assis à la droite de Dieu dans le ciel, où Il continue à être l'Ami des pécheurs. Puis les parents vinrent demander eux-mêmes à Ursinus ce que c'étaient que ces belles histoires...

Un jour il monta en chaire révélant son vrai nom de Guillaume Farel, l'ancien curé était mort et n'avait pas encore été remplacé, et Guillaume venait d'être autorisé à prêcher par le conseil de Berne.

Le Seigneur bénit abondamment la parole de son serviteur, des foules furent sauvées; on venait de tous les environs pour l'entendre.

Mais l'opposition se fait sentir à Aigle aussi, comme ailleurs.

Un nombreux parti de moines et de prêtres paresseux et ignorants commencèrent à trembler des conséquences de ces prédications qui amenaient des âmes à Christ. " On va nous abandonner, dirent-ils; on va bientôt crier: A bas l'Église! "

Ils gagnèrent à leur cause le gouverneur d'Aigle et le conseil de la ville. Le bon vouloir témoigné par les seigneurs de Berne à Farel, loin de lui donner de l'influence, n'avait fait qu'exciter la jalousie et l'envie de ces hommes dont on n'avait pas demandé la protection.

Le gouverneur lui dit qu'il était un hérétique et lui défendit non seulement de prêcher, mais encore de continuer son école!

Messieurs de Berne envoyèrent immédiatement un messenger avec ordre d'afficher un placard à la porte de toutes les églises, par lequel ils donnaient avis que leur déplaisir était extrême en apprenant qu'on avait défendu au savant Farel de prêcher publiquement les doctrines du Seigneur. Le résultat de cette démarche fut un soulèvement général des habitants d'Aigle et des environs. Le 25 juillet 1527, une foule furieuse s'ameuta en déchirant les placards et en criant: " Plus d'obéissance à Berne! A bas Farel! " Puis la foule se précipita sur lui pour le saisir, mais la puissance mystérieuse qui avait déjà souvent préservé le serviteur du Seigneur, fut plus forte que l'ennemi. Les croyants s'étaient groupés autour de Farel, prêts à le défendre en cas de besoin, ce qui ne fut pas nécessaire. Ses adversaires n'osèrent pas l'approcher et la foule se dispersa comme elle était venue.

Pendant quelques jours Farel quitta Aigle et s'en alla dans les villages d'alentour, puis il revint à ses travaux dans l'église et l'école. Les prêtres se contentèrent de lui crier des injures à distance; ils savaient bien que Farel en appellerait à la Bible s'ils discutaient avec lui; or, ils étaient trop ignorants pour le réfuter.

Dans une certaine localité, les hommes n'ayant pas le courage d'attaquer Farel, envoyèrent leurs femmes contre lui avec leurs battoirs à linge. ... Ce fut avec ces pelles ou battoirs que Farel fut attaqué par une bande de femmes furieuses. Dans cette occasion et dans plusieurs autres il reçut, comme d'autres serviteurs de Jésus-Christ, des coups et des blessures qu'il regarda comme une gloire. Je porte en mon corps, dit l'apôtre, les meurtrissures du Seigneur Jésus.

Lorsque Farel n'était pas occupé à enseigner, à prêcher ou à prier, il sondait diligemment les Ecritures. On a conservé plusieurs des lettres qu'il adressa à ses amis à ce moment. Il leur parlait entre autres des sujets qu'il étudiait dans les Ecritures. Plusieurs de ces lettres traitent, par exemple, de la grande question qui agitait déjà les esprits du temps de Paul, et que les chrétiens discutent encore si souvent de nos jours: le croyant est-il sous la loi ou non ?

Or il est humiliant de nous entendre dire que nous ne pouvons pas garder la loi divine; nous aimerions mieux qu'elle nous fût proposée comme un moyen de nous améliorer. Au lieu de cela, la loi nous condamne et nous manifeste comme étant trop mauvais pour être améliorés. **«Je vis, dit Paul, mais non pas moi, c'est Christ qui vit en moi.»** Malheureusement nombreux sont ceux qui préfèrent être quelqu'un sous la loi, plutôt que de n'être rien et que Christ soit tout.

Farel était retourné dans le Pays de Vaud, où pendant quelque temps il continua seul à répandre l'Évangile, prêchant dans les églises quand il le pouvait, ou dans les rues, les maisons, les champs, et sur les pentes des montagnes. Ainsi se passa le reste de l'année 1528. Messieurs de Berne désiraient vivement que les quatre mandements de leur gouvernement d'Aigle reçussent l'Évangile. Ils envoyaient message sur message aux magistrats et au clergé, pour les prier de laisser prêcher Farel. Mais les prêtres soulevaient des émeutes partout; ils faisaient croire au peuple que, s'il abandonnait la foi romaine, Charles-Quint et le roi de France viendraient avec une nombreuse armée ravager le pays et punir les Bernois. Le clergé ameutait les villageois au son du tambour, et ensuite les prêtres les excitaient par des harangues véhémentes à des actes de violence. Un jour Antoine Nicodet se précipita dans l'église d'Ollon et renversa la chaire pendant que Farel prêchait. On interrompait sans cesse les sermons du courageux évangéliste par un tapage infernal ou par de sottises questions. Les hommes et les femmes lui criaient des injures pendant qu'il prêchait et lui donnaient des coups dans les rues. On arrachait les ordres de Berne toutes les fois qu'ils étaient affichés; le clergé parlait contre le gouvernement bernois, et en même temps il accusait Farel, auprès du Conseil, d'avoir cherché à soulever le peuple et à le persuader de ne pas payer les impôts.

Enfin quelques-uns des conseillers bernois arrivèrent dans le Pays de Vaud et convoquèrent les principaux notables des quatre mandements d'Aigle. « Que le peuple se prononce, leur dirent les Bernois; veut-il la messe ou l'Évangile ? Le gouvernement acceptera la décision de la majorité; nous ne voulons pas imposer l'Évangile à nos sujets, mais s'ils désirent l'avoir nous les protégerons contre les perturbateurs. » Alors se manifesta le fruit des labeurs de Farel; dans trois mandements sur quatre, la majorité déclara tout d'une voix qu'elle ne voulait plus de la messe et qu'elle demandait à vivre et mourir dans l'Évangile que Farel prêchait. Le mandement des Ormonts se déclara seul

pour la messe. « Eh bien, on vous laissera la messe jusqu'à la Pentecôte, dirent les délégués bernois, et ensuite on vous demandera encore une fois votre avis. Peut-être alors échangerez-vous le prêtre contre un évangéliste. »

Bientôt arrivèrent des prédicateurs pour prendre la place des prêtres congédiés dans les trois paroisses d'Aigle, Ollon et Bex.

C'est ainsi, suite au travail incessant de Guillaume Farel et du saint Esprit, qu'Aigle, Ollon et Bex furent officiellement les premières paroisses réformées de langue française dans le monde.

(improvisation sur la suite de sa vie... Lausanne, Genève, Neuchâtel...)

Les détails vous les trouverez dans un ouvrage que je vous recommande « La vie de Guillaume Farel », par F. Bevan. Vous trouvez cet ouvrage en libre accès sur Internet. Prévoyez une quinzaine d'heures de lecture.

En lisant ce livre, en relisant les textes choisis pour aujourd'hui, l'impression d'unité entre l'Écriture et la vie de Farel était si forte, qu'on pourrait penser que c'est lui et non Paul qui a écrit les deux premiers textes entendus ce matin... et qu'il a accompli la parabole du bon berger en allant rechercher les brebis égarées, sans compter sa peine.

« Non pas, disait-il, afin que j'aie des disciples qui suivent mon enseignement et desquels je sois le chef, mais afin que quelques-uns deviennent avec moi disciples de Jésus, le Crucifié,--- afin que quelques-uns portent leur croix après Lui et le reconnaissent comme leur Seigneur. » Puisse le Seigneur susciter de nouveau de tels évangélistes dans l'église pour que tous ceux que Dieu appelle puissent entendre son appel, dans les rues, les marchés, les maisons, dans les églises aussi.

Prions Dieu d'envoyer des ouvriers dans sa moisson, car la moisson est grande et les ouvriers peu nombreux. Ne nous contentons pas de partager sa parole dans l'église seulement.

Amen